

billet reçu le matin et relatif au projet d'aventure. Il crut ou rêver ou perdre la raison. Le billet était ainsi libellé :

“ Je n'ai encore rien décidé, ma bien aimée. Il s'agit avant tout de noter les “départs de vapeurs français.”

“ Néanmoins, occupe-toi toujours des malles. — Benoît.”

Une fois revenu de sa stupeur, M. Madeleine s'empressa d'agir avec diplomatie. Une heure plus tard, il filait en taxi pour le Brûlot.

— Mon cher ami, dit-il à brûle-pourpoint à l'administrateur qu'il rencontra sur la route, il y a que nos enfants vont nous causer des tracas si nous ne les marions pas une bonne fois. Ne voilà-t-il pas qu'ils manigancent de ficher le camp comme ça se pratique dans les romans !

M. Le François se fit raconter l'incident et promit d'y réfléchir.

— La gueuse, marmotta-t-il quand M. Madeleine fut loin ; malgré tout, elle a du nerf, celle-là !

Il se prit à redouter les pires scandales de cette jeune fille qui, certainement, était arrivée à lui en imposer pour tout de bon. Par-dessus tout, il appréhendait que son nom qu'il estimait si honorable, pût un matin se trouver accolé à celui de Madeleine dans un esclandre d'amour. Il valait cent fois mieux céder tandis que la capitulation pouvait encore être déguisée. Le sort en était jeté et voilà tout. Gilberte lui échappait et l'authenticité, la *genuineness* de son aristocratie allait subir un dommage quelconque.

Il annonça sa visite pour le dimanche suivant.

Quinze jours plus tard, Benoît Le François se fiançait à Marie Madeleine dans la plus stricte intimité.

(à suivre)

XXX

Notes sur quelques poètes

II

PAUL FIERENS

Je déplore le peu de connaissance que j'ai de ce jeune écrivain ; c'est tout, en effet, si je sais qu'il donne, presque régulièrement, à la N. R. F., des critiques poétiques ; qu'aux *Nouvelles Littéraires*, il assume les mêmes fonctions, et qu'ici et là, il fait montre d'un haut goût, non exempt, il est vrai, d'un peu de snobisme. De parti-pris non plus, surtout en faveur des gens du Nord qui sont, je suppose, ses compatriotes.

J'ai donc suivi partout son nom à travers cette forêt touffue qu'est maintenant la poésie française, avec un sentiment de sympathique curiosité mêlé de force réserves. J'ai beaucoup goûté ses poèmes parus dans un des numéros des *Nouvelles Littéraires* que je regrette d'avoir égaré. Une pièce, entre autres, m'a fort émerveillé ; elle s'appelait, si j'ai bonne mémoire, *l'Autobus*. Le tumulte miraculeusement ordonné, avec ce je ne sais quoi de grand, de lumineux et de chantant qui fait le meilleur des trouvailles rimbaldiennes, à la tête desquelles viennent, à mon avis, le *Bateau ivre* et les *Assis* ; plus ce sens qu'on se plaît à qualifier de moderne, mais qui reste encore confus et sujet à conflit : j'y ai tout retrouvé.

Plus tard me furent révélés ailleurs d'autres morceaux. C'était une suite intitulée *Ligne de vie* (*). Ce me fut, je l'avoue, une déception. Le poète, sacrifiant à la mode, y paraissait plus appliqué à étonner qu'à toucher.

Cela part, certes, d'une bonne tradition, mais discutable : issu du besoin d'étonner, comme le voulait le grand poète à la fois et habile esthéticien Baudelaire, le génie transporte en même temps en suscitant, dans l'âme du lecteur, la sensation d'être devant une création humaine qui aurait (qui a) des attributs divins. L'étonnement est accessoire ; en l'expression seule réside l'essentiel.

La poésie de notre temps, qui est la fille débile d'une anarchie de cinquante ans, pâtit

* N. R. F.

de la négligence de cette vérité première. Il suffit de lire les œuvres complètes en vers de Jean Cocteau pour en être convaincu. Il suffit aussi, ce qui est plus facile et plus rapide, de parcourir un recueil de Paul Fierens. Qu'en ressort-il ? Des éclairs éblouissants de vraie poésie, égarés dans la vacuité de toute une prose informe ; une voix, un cri merveilleusement humains qu'étouffent presque d'étranges balbutiements. Ajoutez à cela, surtout, les yeux vains de la mystification.

* * *

C'est Mallarmé, en qui se mêlait une égale dose de force créatrice et d'habileté routinière, qui découvrit le premier le pays intellectuel de notre siècle ou, au moins, en créa l'atmosphère. C'est lui qui, dans son œuvre inégale et qui porte la marque de l'inachevé, préconisa la méthode de nos jeunes contemporains. Mais la grande probité artistique de celui-ci l'aura sauvé du reproche d'être puéril et ridicule que courent ceux-là.

Réduire d'abord le plus possible les ponctuations pour les supprimer totalement à la fin ; semer le poème d'inversions amphigouriques ; ménager ici et là des blancs dans l'architecture typographique du texte, passe encore, malgré la violente surprise que cette innovation fait naître ; mais, de là à en faire une condition, un état de poète, nous en doutons !

C'est pourquoi, tout en reconnaissant à Mallarmé le don du plus prodigieux génie, bien des poètes de ma génération ne comprennent pas le motif du légendaire *Coup de dés* et comprennent moins encore l'engouement dont il est entouré, nonobstant des exégèses fort savantes.

Certes, le vocabulaire y est encore, de temps en temps, un peu frère de celui du *Toast funèbre*, de *l'Après-midi* et de *Hérodiade*, ces pièces uniques dans la Poésie ; certes, en maint passage, ce poème hermétique rappelle encore l'aérienne, la fluide, l'insinuante musique qui caractérise l'œuvre du poète de Valvins et qui, agissant directement sur l'âme, retentissant dans la zone sonore de la sensibilité, nous fait connaître comme un frère inconnu de nous-même ; mais il lui manque une qualité essentielle : le beau

visage de l'unité, qui n'est rien autre chose que la cohérence.

N'étaient les souvenirs que nos meilleurs aînés, ceux qui ont vécu au temps héroïque du symbolisme, ont rapportés des célèbres mardis de la rue de Rome ; n'étaient l'accortise proverbiale du maître de céans, son empressement au moindre appel, ses conseils judicieux (malgré, dit-on, la facilité de son éloge) ; n'était cette franchise de Mallarmé, qui le poussa jusqu'à avouer : " Mon art est une impasse ! " je croirais, avec plusieurs amis, qu'il se serait simplement moqué du monde...

Le *Coup de dés*, avec la fantaisie de son aspect graphique, n'aurait-il pas été écrit à la façon dont Hippomène, en jetant les pommes d'or, usa pour battre Atalante à la course ?

Il voyait autour de lui trop de " pressés " ; et, comme il était l'arbitre de l'élégance en matière poétique, n'aurait-il pas lancé cette mode extravagante avec le secret dessein d'éliminer à la longue les simples amateurs ?

Que d'Atalantes, en ce cas, auraient perdu la partie ! Pour l'oripeau, ils auront abandonné la couronne...

Heureux qui, se ressaisissant plus tard, ont la nostalgie de leur vraie royauté et y reviennent dignement.

* * *

Cet oripeau, je le retrouve au seuil du récent recueil de Paul Fierens : *Ligne de Vie*. (*)

En voici le morceau initial — mais, pas avec les véritables dispositions typographiques que le poète leur a données : la distance qui sépare le lieu où je consigne ces notes de celui où elles doivent paraître est trop grande, pour que je puisse, en les corrigeant, indiquer clairement sur les épreuves les mesures et le nombre exacts des cadrats et cadratins ; et puis, quel travail inutilement compliqué pour les typos !

Adieu, jeune cycliste !

pédale sur le blé. L'ombre

Les villages les poules
s'échelonnent pour dormir.
Les ciêtes, les toits rouges pendent
sur les yeux verts cerclés de chaux.

* *Les Écrivains Réunis*, Paris.